

**Четыре стихотворения
Стефана Малларме
в переводе Вадима Козового**

Quatre poèmes de Stéphane Mallarmé
traduits par Vadim Kozovoï

Сонет

2 ноября 1877

- "На скудость рощ, когда зима там сети вьет,
Ты ропщешь, сиротлив, о пленник у порога,
За то, что, брачный, гол наш холмик под убогой
Плитой, горящейся лишь ворохом пустот.

Не внемля Полночи, разнесшей лишний счет,
Глаз не смыкать тебе внушает бденье строго,
Пока вдруг, озарен больных углей тревогой,
На ветхом кресле том мой Призрак не замрет.

Кто жаждет частого Присутствия, чрезмерной
Не должен пышностью гнести мой камень верный,
Тоской подъемлемый угасшего перста.

Душа, чьи трепеты не чают светлой встречи,
Я оживу, твой жар впивая на устах,
Звучащих именем заветным целый вечер."

/За незабвенную Вашу усопшую, ее друг/

[*Sonnet* : « – Sur les bois oubliés... »]

Живучий, девственный, прекрасный искони,
Нам день ли сей, крылом взметая пльным иней,
Разверзнет озеро, где скованных отныне
Полетов лед сквозит под толщей западни?

Но лебедю ль не знать, иные помня дни,
Что сам он, царственный, обрекся косной стыни,
Когда, сверкающей застигнутый пустыней,
Не спел еще, в какой живому жить сени.

Всей шеей груз стряхнет он немочи безлицей,
Какой пространство мстит его презревшей птице,
Но не земного, с крыл, позорища тиски.

Мираж, обязанный лишь блеску средь равнины,
Он замер в холоде презрительной тоски,
Которой праздный плен укрылся лебединый.

[« *Le vierge, le vivace...* »]

Другой веер

мадемуазель Малларме

Сумей, задумчивая, чтобы
Я чистой неги мерил гладь,
В руке крыло мое, особый
Дурман наваяв, удержать.

Ты с каждым взмахом невесомой
Прохлады сумеречность пьешь,
Чей промельк ширит окоема
В плену густеющую дрожь.

В глазах темно! Сплошным лобзаньем
Оборотясь, не сможет впредь,
Ничьим обещанный зияньям,
Простор ни брызнуть, ни сомлеть.

Отдайся таинствам Эдема,
Который уголками рта,
Как талый смех, струится немо
В единоголасные уста!

Вечерней скован позолотой,
Румяных далей жезл: таким
Несешь ты снежного полета
К браслету пламенному дым.

[*Autre Éventail (de Mademoiselle Mallarmé)*]

Напев II

Безудержное, должно,
Как мечта моя в порыве,
Было, ввысь устремлено
Иступленной, молчаливей,

Вспыхнуть: чуждый пуще глас
В безответном безразличьи,-
Лишь один на свете раз
Слышанное тело птичье.

Вокалист смятенных чувств,
Предваряя знак вопроса:
Стон не из моих ли уст
Горший по миру разнесся?-

Весь останется, сгорев,
На тропинке меж дерев!

[*Petit air II*]

Ce ne sont pas là des variations russes sur quelques thèmes particulièrement chers à Mallarmé ni des tentatives de rendre accessible au lecteur russe cette chose indéfinie à perpétuité que les poèmes de Mallarmé font désirer à leur lecteur natal. Font désirer, on le sait, en « la » repoussant toujours plus loin dans son absence ou son manque. Ce qu'on ne sait et ne saura jamais – le poème garde bien son secret – c'est *quelle* est exactement la repoussée et *qui*, ou quoi, la repousse. Le devenir par la négation l'emporte sur le reste. Le thème et la chose, au sens positif, se réduisant ici peut-être au cher langage désiré, – la perfection, autrefois but pratique, n'est plus, après la crise, qu'un rêve éveillé au travail, – j'ai essayé donc de suivre, au plus près, tout en restant *sur mon bord*, l'épouvantable précision de la machine mallarméenne : non pas la suivre intentionnellement (car quelle que soit la tension « reproduite », l'intention, honnête ou trompeuse, qui a ses limites, doit y disparaître) mais plutôt la poursuivre intonationnellement. Ce qui tout de même ne se fait – pourvu que cela puisse se faire, accordé et non refusé, – qu'à travers le jeu tonal du langage, bien plus évident, plus prononcé et plus facilement mimé.

Puisqu'on est arrivé à l'intonation, une explication s'impose. Il ne s'agit là nullement d'« entrer dans la peau d'un autre », de je ne sais quelle *parenté d'âmes*, d'une congénialité au sens romantique ni de ces *poèmes parallèles* inspirés parmi lesquels, en Russie, se détachent quelques œuvres magnifiques de Joukovsky, de Lermontov, de Tiouttchev. Où est alors la frontière ? Tout se décide dans la nuance qui peut signifier une rupture. Car quoi qu'on dise, on reste pleinement, au-delà des épreuves techniques, *dans* la poésie russe, sa parole à venir, avec toute la *rivalité* que cela présuppose avec ce qu'on traduit ; on est extrêmement loin de ce bien relatif « mot-à-mot », cette signalisation indicatrice que l'on connaît quelque part ailleurs, celle où l'on puise parfois une certaine richesse de portée locale dans la pauvreté même, incomparable au regard du poème traduit, des moyens dont on dispose. Ou bien ta transposition, avec toute la rigueur investie, devient un fait rénovateur de ton œuvre propre et de la poésie actuelle de ta langue, fût-elle dans l'épuisement qui te paraît définitif, ou bien le jeu n'en vaut pas la chandelle. *Un fait* tout court quand il y va de la poésie et de son inactualité essentielle, c'est déjà une prétention inouïe. Mais on n'est pas, avec ces échos d'un langage poétique à l'autre, d'une intonation transgressant tel langage sensé – voire extrasensé ou même insensé – à sa sœur qui transgresse tel autre, dans le domaine des travaux civilisateurs d'instruction et de vulgarisation.

Quelle est donc cette intonation que tu veux non seulement discerner mais aussi poursuivre par la tienne – ou celle qui te traverse, toi et ta voix ? Le plus simple serait de dire : c'est ce quelque chose d'imperceptible ou d'infinitésimal qui, en fait, surtout *au ras de lecture*, paraît moins que rien et qui devrait être, dans la voix poétique, ceci qui nous permet d'affirmer qu'un poème parmi nos plus aimés, par-delà ses *sources*, ses structures et son système, « ne repose sur rien ». On ajoutera peut-être que le caractère illusoire de la synonymie interlangagière, celui qui nous est révélé tout d'abord par notre expérience de poésie, ne peut avoir une explication suffisante dans le phénomène tonal et ses « déviations ». Pourtant tout cela doit, semble-t-il, se rapporter à n'importe quelles œuvres majeures de n'importe quelle époque. Pour parler, plus précisément, de Mallarmé, de ce Mallarmé *le plus mallarméen* dans sa condition temporelle, de sa « musique », de sa voix, du tonal dans cette voix – et de son intonation, je suis obligé de choisir, même en vue d'un très bref résumé, d'autres termes.

Tout orphisme poétique déchu, qu'il se mue même en un orphisme « à rebours » ou qu'il se colore de forts accents gnostiques, reste toujours dans ses fondements ce même orphisme où le tonal de la voix prédomine. Le seul changement significatif, c'est que son penchant atemporel – le contraire de l'intonation catastrophique par excellence, cette rupture du sens *en tant que* sa promesse annonçant une fin à venir – est de plus en plus prononcé. Pour l'orphisme gnostique, première évidence, le monde *est* catastrophe sans fin ; il n'y a que la voix d'une âme seule, de celle qui connaisse les lois des résonances d'anéantissement « ouvrant les portes », pour le trans-

percer. Alors que Mallarmé, on l'aperçoit tout de suite, est trop attaché, bien plus peut-être qu'avant sa « cassure », parfois jusqu'au frisson d'amour, à ces *petites choses* que sa poésie annihile. Et c'est l'attachement de sa poésie elle-même, de ce qui *perce* dans sa voix ! D'où en partie la tension exceptionnelle qui règne dans ses poèmes où se heurtent l'élan et le doute, l'éclat du désir et la plus noire désolation. Si tout espoir angélique est mort, si le cercle cosmique, le dernier, au-delà de tous les cercles, est brisé, si la poésie et le poète lui-même ne doivent plus vivre qu'à partir de leur impossibilité ni ne se nourrir que de ce qu'il y a dans leur condition d'incompatible, voire d'illégitime envers l'ordre – ou bien déjà le désordre ? – cosmique, c'est toujours chez Mallarmé la même patience impatience de la voix dans la recherche, plus encore intensifiée, de l'analogie universelle et c'est maintenant, l'analogie frôlant la tautologie pour se perdre dans le chaos indifférencié de la rupture, une *espérance à travers le désespoir* sans issue, qui perce sous le texte, dans la brume vocale, comme sur un palimpseste. Or voici justement une définition qui me paraît tout à fait appropriée pour cette *intonation* dont je voulais parler dès le début. Point n'est besoin de citer ici, encore une fois, le fameux *Livre*, ce signe pathétique d'un espoir enterré ou volé en éclats.

Ce qui s'annonce dans la *crise du vers*, cet art de catastrophe qui rompit sans se retourner avec l'art séculaire, art de la durée et du continu ayant devant lui « tout le temps », ces fragments *debout* en attente, cet étrange *génie* par nécessité chaque fois le premier – et comme tel le dernier, ces « sources » explosant, au gré du hasard, dans un *instant final présent* puisqu'à venir, le *comment* l'emportant sur le *comme*, la différenciation *vide* devant ses sujets et la promesse se cherchant un sens ou un nom, qui *sans bouger* laisse les temps en arrière, – tout ceci, il faut oser le dire sans même penser au *Coup de dés*, est pressenti dans ou par les poèmes de Mallarmé. C'est peut-être ainsi que leur tension en arrive à une formidable crispation. Voilà donc ce qu'il me faut transposer en russe, ce qui ne veut pas dire que pendant mon effort je suis obligé de tenir cela pieusement dans ma tête : la crispation heurtée à la réalité de ce qui était pressenti, n'est ni morte ni aucunement affaiblie dans une nouvelle attente.

Ce pressentiment, plus diffus mais d'une même acuité émotionnelle où se lit une même conscience de la *dernière limite*, je le trouve chez Innokenti Annenski dont quelques traductions de Mallarmé, au début de ce siècle, bien que – ou parce que – parfois peut-être un peu trop libres, entrent bien naturellement dans l'ensemble de ses poèmes. Depuis, je ne fais que le constater, aucune approche russe valable. C'est surtout l'intonation, dans les tonalités et les accents du *parlé* non rhétorique, qui ressemble souvent, chez Annenski, d'une manière fort étrange, à celle de Mallarmé. Parenté ? Congénialité ? N'insistons pas. Il y a pourtant des coïncidences qui pourraient ne pas être fortuites. Je cite Henri Mondor, cette phrase qui dit tout ce qu'il faut en quelques mots : « La destinée de Mallarmé a été pure, unie, sans événements. » La même formule et les mêmes termes devraient suffire pour résumer la vie d'Annenski. Directeur d'un lycée près de Saint-Petersbourg, puis inspecteur de l'enseignement, il est mort le 30 novembre 1909, terrassé par l'infarctus et tombé dans les crachats à l'entrée d'une gare.

Vadim Kozovoï